

J'ai été l'ami de Marie Hélène Poitras sur MySpace

Dominic Tardif

Numéro 161, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/82034ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Tardif, D. (2016). J'ai été l'ami de Marie Hélène Poitras sur MySpace. *Lettres québécoises*, (161), 11–13.

J'ai été l'ami de Marie Hélène Poitras sur MySpace

T'en souviens-tu, toi, de cette douce époque d'insouciance où les réseaux sociaux ne s'appelaient pas encore vraiment les réseaux sociaux, mais où des amitiés virtuelles se nouaient néanmoins déjà sur les interwebs ?

Parce qu'il fut une époque dorée où, oui mon ami, il était possible de devenir un ami — mais ce n'est pas vraiment l'expression qu'on employait — de Marie Hélène Poitras sur MySpace. Ce vaste labyrinthe de profils personnels, quoique pour l'essentiel investi par de jeunes groupes pas connus partout, futures stars de l'*underground* ambitionnant que leurs chansons, qui s'y trouvaient la plupart du temps en paquet de trois, trouvent l'oreille de fans potentiels. Facebook et Bandcamp fourbissaient encore leurs armes dans les marges d'internet.

J'ai adhéré à MySpace dans le seul et unique objectif de devenir un « ami » de Marie Hélène Poitras, qui répondait alors au loufoque / puéril / mignon pseudonyme de Pouliche Magique, le nom de DJ sous lequel elle officiait parfois derrière les platines, lors d'agapes de jeunes auteurs. Sans y penser une seconde, j'aurais sacrifié ma précieuse collection de *singles* de Nirvana pour accéder à une de ces soirées que j'imaginai incandescentes.

Que trouvait-on sur une page MySpace ? Une fiche signalétique rudimentaire et des photos, bien sûr, ainsi que quelques autres onglets, sous lesquels on pouvait dresser la liste de nos artistes préférés, de nos hobbies préférés, de nos plats préférés, de nos livres préférés, alouette. J'ai le souvenir photographique de l'onglet sous lequel Pouliche Magique, alias Marie Hélène Poitras, m'apprenait que sa bibliothèque idéale se composait, entre autres :

- de *Marie-Hélène au mois de mars* de Maxime-Olivier Moutier ;
- du *Tombeau des rois* d'Anne Hébert ;
- et de *Regards et jeux dans l'espace* de Saint-Denys Garneau.

J'ai aussi le souvenir précis de m'être rendu dans une librairie, peu de temps après être devenu un ami de Marie Hélène sur MySpace, et d'en être ressorti avec les livres de Saint-Denys et de sa petite-cousine, en format poche. J'avais déjà été frappé au plexus par Moutier et me trouvais délesté d'un poids ridiculement énorme en constatant que quelqu'un d'autre, une fille en plus, avait trouvé quelque chose d'aussi puissant et d'aussi vrai que moi dans ce livre paroxysmique, *foul* pathos, toujours sous le point d'exploser, et que pourtant tous mes professeurs de cégep honnissaient.



J'évoque ici MySpace un peu sous l'emprise d'un accès de nostalgie précoce, mais surtout pour vous dire à quel point il m'était d'emblée apparu lumineusement clair, en consultant ce profil où il était aussi question de musique et de cinéma, que Marie Hélène Poitras se nourrissait de tout, lisait de vieux comme de jeunes écrivains, des poètes comme des romanciers. J'aurais écrit que Marie Hélène envisageait alors la littérature de façon décomplexée, mais ce mot ne s'était pas encore insinué dans mon vocabulaire. J'avais 19 ans.

Il y avait déjà dans cette toute petite bibliothèque idéale une idée qui irriguerait l'ensemble des romans et des nouvelles de Marie Hélène, une idée cousine de l'indie rock, quelque chose comme une soif, que rien ne pourrait étancher, pour ces instants de fulgurance que la musique et les livres portent parfois en eux.

Marie Hélène Poitras n'était pas, c'était l'évidence, la docile héritière d'une culture monolithique que lui aurait transmise l'école. Elle avait soigneusement choisi chez les autres ce qui composerait son identité. Ce qui aurait pu ressembler à une contradiction, s'intéresser fiévreusement à la papillonnante culture rock, comme elle le faisait en tant que journaliste, et s'inscrire en même temps dans une culture millénaire telle que la littérature en écrivant des romans, se trouvait chez elle d'un coup abolie.

À l'instar d'Arcade Fire, groupe qui emprunte à David Bowie sa flamboyance, aux Talking Heads leur nervosité et, dans les deuils de certains de leurs proches, l'urgence de taper sur leurs tambours et de faire retentir leurs glorieuses marches funèbres, Marie Hélène me donnait

le droit d'exiger de la littérature que toute la vie y culmine. Le passé et le présent, l'ici et l'ailleurs, le savant et le populaire pouvaient et devaient s'y entrecroiser.

Les voix d'écrivains qui s'élèvent en ce moment sont distendues comme autant d'étoiles dispersées et s'assemblent parfois, fortuitement, en petites constellations. Dès lors et pour cette raison, notre génération d'auteurs apparaît insaisissable et visiblement difficile à définir.

Elle écrit cela dans « Nous ne sommes pas si seuls » (Voir, mars 2004), sa réplique à la grossière analyse des livres de ses contemporains qu'avait signée dans *La Presse* un très paternaliste Victor-Lévy Beaulieu.

Une écriture indie rock

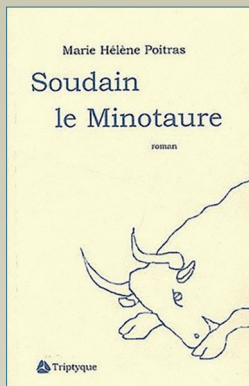
Je la relis souvent, cette lettre de Marie Hélène, et chaque fois, je dois m'essayer à quarante-huit combinaisons dans Google avant de parvenir à l'exhumer des dédales des interwebs. Faudra un jour la reprendre dans un livre, c'est ce que je veux dire.

Je la relis d'abord pour ce passage qui m'arrache inévitablement un rire. À VLB, qui reproche aux jeunes auteurs québécois de poser dans les mains de leurs personnages des romans étrangers, Marie Hélène réplique qu'elle choisit elle-même les livres qu'elle lit sans égard à la nationalité de leurs auteurs, puis ajoute :

[Je] n'hésite pas [...] à reconnaître qu'il y a ici des formations telles que Godspeed You ! Black Emperor qui sont des incontournables de la scène non plus locale mais mondiale, et j'avoue que lorsque je les écoute, je ne porte pas de ceinture fléchée, je ne suis pas là, béate, à me caresser l'ego québécois en me disant « hey, ce sont des gens de la place », non, je me dis plutôt « quel talent ! » (Voir, mars 2004)

Et chaque fois, je m'imagine VLB se gratter la barbe, interloqué par ce nom à coucher dehors, porte ouverte sur une culture qui était aussi la mienne, et qu'une écrivaine semblait enfin partager, mais qui, je me permets de le supputer, était sans doute complètement étrangère au père de Bouscotte, celle d'un groupe de post-rock en voie à cette époque d'atteindre un statut culte. Je le vois avec sa pipe, s'écrier : « Godspeed You quoi ! ? ! »

Mais j'aurais horreur de passer pour celui qui s'amuse à stérilement se payer la gueule de VLB. Si j'évoque cette empoignade par lettres interposées entre le vieux barbu et la jeune baveuse, c'est surtout pour dire ceci : j'ai d'abord aimé Marie Hélène Poitras parce qu'elle a été la première à me donner une permission que j'attendais depuis longtemps, celle d'exiger des livres la même intensité que celle avec laquelle la musique me prenait à bras-le-corps. Ce que l'on vivait, un livre dans les mains, bien assis dans une chambre à soi, pouvait et devait valoir la grisante exaltation d'une soirée à se faire mitrailler les oreilles dans l'alcôve d'une salle humide, exhalant la bière *cheap* et le désir de ne



Marie Hélène se dérobe à l'autofiction qui tyrannise une grande partie de ses contemporains, pour se réclamer de toutes ses forces de l'imaginaire.

pas aller se coucher avant que les oiseaux ne chantent.

Pour le dire bêtement, Marie Hélène Poitras avait vraisemblablement, ça transpirait partout dans ses livres, comme dans les entrevues avec les musiciens qu'elle signait dans *Voir*, passé autant d'heures dans les bars-spectacles du Plateau qu'à visiter le *Tombeau des rois*. Pour un *kid* né dans un monde où la littérature se résumait à quelques lénifiants romans pour la jeunesse (donc à quelque chose de profondément assommant), cette idée n'aurait pu être plus salvatrice. *Fuck*, j'y vais et je l'écris carrément : tu m'as sauvé, Marie. J'exagère à peine.

Marie Hélène Poitras est à la littérature ce que l'indie rock est à la musique. J'écris indie rock, et non pas juste rock, parce que ses livres n'ont jamais eu la suffisance, l'arrogance, la vanité du rock tout court. Pour la petite histoire, rappelés que l'indie rock (ou rock indépendant) fleurit entre le bar et la galerie d'art dans les années 1980, en marge du rock populaire, puis en subvertit les codes, déconstruit ses idées reçues, multiplie les points de vue, doute de lui-même, favorise les dialogues entre le masculin et le féminin, et remet en question la valeur de toutes les étiquettes. Le Montréal de 2004-2005, époque où Marie Hélène publie ses premiers livres, est sous la loupe de la plannète musique grâce à sa propre version du rock indé, dont The Dears, The Stills et Arcade Fire sont alors les porte-étendards.

J'observe chez Marie Hélène les mêmes valeurs profondes que celles qu'incarne l'indie rock, surtout dans cet indomptable refus des discours canoniques, dans son amour salutaire des mots de ceux que l'on n'écoute pas (ne donne-t-elle pas la parole à un violeur dans *Soudain le Minotaure* ?), et dans cette impérieuse haine d'une risible catégorisation qui dresserait une frontière entre écritures masculines et écritures féminines. Elle tourne d'ailleurs en ridicule cette vision très binaire des identités genrées dans un numéro de la revue *Zinc* consacré aux « Nouvelles voix masculines de la littérature québécoise », en adoptant le point de vue d'un gars obsédé par la porno, une nouvelle soumise au comité de rédaction sous le pseudonyme de Stéphane-Éli Marroie.

Il y a aussi quelque chose de très indie rock dans ce désir de vouloir s'effacer sous ses personnages. À l'instar d'Arcade Fire, qui s'est longtemps présenté comme une vaste hydre à huit, neuf ou dix têtes dans l'espoir de se soustraire à l'inexorable piège du culte de la personnalité, Marie Hélène se dérobe à l'autofiction qui tyrannise une grande partie de ses contemporains, pour se réclamer de toutes ses forces de l'imaginaire. Elle n'en peut plus de se « faire demander si ce que j'écris est de l'autofiction, façon chic depuis Serge Doubrovsky, de s'informer de la teneur biographique d'un texte », souligne-t-elle dans sa « Lettre aux habitants de Rivière-Bleue » (tirée de *La Mort de Mignonne et autres histoires*). Les villageois de cette bourgade du Bas-Saint-Laurent lui avaient violemment reproché une nouvelle écrite pour l'Halloween (« La maison ») et dépeignant en glauque bled leur petit village. « La réalité et moi, on ne se doit rien. Nous formons un couple ouvert », insiste-t-elle courageusement.

De la musique partout

Je suis au Salon du livre de Montréal en 2005. J'ai déjà lu *La mort de Mignonne et autres histoires*, sur lequel je m'étais précipité dès que j'avais appris que la fille qui parlait de musique émergente dans le *Voir* faisait aussi de la littérature. La quatrième de couverture imitant un album de rock (chacune des nouvelles était numérotée comme au verso d'un disque), avait fini de m'enthousiasmer.

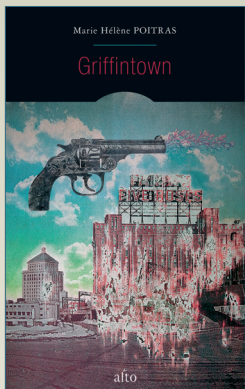
Je suis au Salon du livre de Montréal en 2005, donc. Je feuillette *Soudain le Minotaure*, premier roman de Marie Hélène Poitras paru trois ans plus tôt, et tombe face à face avec l'exergue qui reproduit, ni plus ni moins, le texte au complet de « Meet Ze Monsta », défiante oraison au charcutant riff martial, portée par la voix mutine de la mythique PJ Harvey. Ça se peut, mettre les paroles au complet d'une chanson rock en exergue d'un livre ? Ben oui, ça se peut ! J'en revenais juste pas pantoute. Marie Hélène inscrira à l'intérieur de mon exemplaire : « [!] y a de la musique dans ce livre aussi », et tiendra sa promesse.

Enlevez la musique de l'œuvre de Marie Hélène Poitras et voyez comment tout s'effondre. Je ne peux entendre un classique de l'homme en noir sans que l'odeur d'une baleine en putréfaction, celle qui s'échoue sur la grève de L'Anse-Saint-Jean dans « Sur la tête de Johnny Cash », ne me remonte au nez. Dans « Grunge », une bande d'ados s'oblitérent en gobant tout ce qui sur leur tombe sous la main et chantent en chœur *Smells Like Teen Spirit*. Les petites tragédies ordinaires peuvent aspirer à l'universel ; suffit de choisir la bonne chanson et elles s'y hisseront magiquement.

Au cœur d'une culture alternative affligée d'une trop courte mémoire, le dernier tome de *Rock & Rose*, le feuilleton pour ados de Marie Hélène, comptera bientôt parmi les derniers témoignages de l'époque que j'évoquais au début du texte, celle des groupes tentant d'attirer l'attention des mélomanes et des patrons de maisons de disques grâce à MySpace. Dans cet ultime opus, Springmud, le groupe bourgeonnant de la jeune Juliette, enregistre avec son ordinateur les chansons qu'elle publiera sur le web, visite le studio du photographe rock le plus cool en ville (John Londoño), et se pâme pour un entrefilet que signe à leur sujet un certain Olivier Robillard Laveaux, journaliste qui tenait alors la chronique scène locale dans *Voir*, et qui partage aussi la vie de Marie Hélène (une de ses rares concessions à une forme d'autoreprésentation).

Il y a de la musique jusque dans ses phrases, employons ce cliché, parce que c'est vrai. Je me rappelle avoir hurlé « Maudit que ça torche ! », comme je l'aurais fait après avoir été foudroyé par l'urgence d'un refrain nouveau, en arrivant au bas de la première page de *Griffintown*, son troisième livre annoncé comme son retour, par la fiction, à l'écurie où elle avait jadis été cochère. Je la recopie ici presque intégralement.

Le jour se lève sur Griffintown après le temps de survivance, les mois de neige et de dormance. Un soleil précaire pointe à l'est. Sur l'horizon se profile un paysage désolé, traversé de collines de rouille où subsiste, par strates et dans un silence



condamné, toute une généalogie d'objets obsolètes : enjoliveurs dépareillés, chaînes de vélo rompues, plaques de tôle gondolées. Au loin se dresse la montagne royale, coiffée d'une croix, insensible aux doléances des arbres étirant vers elle leurs bras décharnés comme des indigents dans l'attente de la manne. (p. 13)

L'amour de Marie Hélène Poitras pour les chevaux me fascine, bien que le mystère de ce microcosme demeure, à mes yeux, très opaque, ce qui n'a absolument rien à voir avec la relation que les animaux et moi n'entretenons pas. Malgré tout, si j'avais à dire pourquoi je sors voir des concerts de rock et pourquoi je lis des livres, pourquoi j'ai construit ma vie autour de ces deux idées, je citerai ces quelques phrases tirées de son texte (à paraître dans *Un début de siècle : essais sur la littérature*, collectif publié sous la direction de Jean-François Chassay, Le Quartanier, 2016) intitulé « Écrire, monter : essai équestre » :

Aller à cheval a la beauté de ce qui est vain. Les petites victoires, les huit secondes de grâce que nous rencontrons de temps en temps, suffisent à nous combler. L'éphémère a un goût d'éternité pour le cavalier.

BIBLIOGRAPHIE

PUBLICATIONS

Soudain le Minotaure, Triptyque, 2002.

La mort de Mignonne et autres histoires, Triptyque, 2005.

Rock & Rose : un feuilleton jeunesse en 13 épisodes, La courte échelle, coll. « Epizzod », 2009.

« Les démons », nouvelle publiée dans *Cherchez la femme*, collectif sous la direction de India Desjardins, Québec Amérique, 2011.

Griffintown, Alto, 2012. Édition française : *Griffintown*, Phébus, 2014.

Bonjour voisine, Mémoire d'encrier, 2013 ; collectif sous la direction de l'écrivaine.

« Chasseurs sauteurs », nouvelle publiée dans *Nu*, recueil de nouvelles érotiques sous la direction de Stéphane Dompierre, Québec Amérique, 2014.

Préface de : Olivier Linot et Daniel Simon, *Le cheval au service de la ville*, Écosociété, coll. « Résilience », 2014.

« La chute », nouvelle publiée dans la revue *Zinc*, n° 35, automne 2015.

« Écrire, monter : essai équestre », à paraître dans *Un début de siècle : essais sur la littérature*, collectif publié sous la direction de Jean-François Chassay, Le Quartanier, 2016.

Les Superbes, suite d'entrevues et de réflexions, coécrit avec Léa Clermont-Dion, VLB, automne 2016.

RÉCOMPENSES ET DISTINCTIONS

2003 : Prix Anne-Hébert pour *Soudain le Minotaure*.

2004 : Prix de la bande à Moëbius pour la nouvelle « Sur la tête de Johnny Cash », publiée dans *Soudain le Minotaure*.

2006 : Nomination au Prix des libraires du Québec pour *La Mort de Mignonne et autres histoires*.

2007 : Médaille de bronze aux Independent Publisher Book Awards dans la catégorie « Canada (East) Best Regional Fiction » pour *Suddenly the Minotaure* (DC Books, traduction de Patricia Claxton), traduction anglaise de *Soudain le Minotaure*.

2013 : Prix littéraire France-Québec pour *Griffintown*.

TRADUCTIONS

Minotauro Fulminante, Paraiso Perdido, 2006, traduction espagnole par Isabel Jazmin Angeles.

Suddenly the Minotaure, DC Books, 2007, traduction anglaise par Patricia Claxton.

All'improvviso il Minotauro, Yorick Libri, 2008, traduction italienne par Cristiano Felice.

Griffintown, Cormorant, 2016, traduction anglaise par Sheila Fischman.